

Le secret de Berthe

La cuisine borgne de cette vieille maison lorraine est plongée dans une pénombre, à peine trouée par une flamande d'un autre âge. Un groupe d'instituteurs, encadré par Michel et Gérard, deux formateurs, a répondu à ce projet de l'École Normale : "Traditions populaires dans le Toulinois"

Cet après-midi est consacré à « la Berthe » qui parlera de sa vie et de son secret.

Nous sommes huit, serrés autour de la table, aussi lorraine que les chaises, antiques, inconfortables, rassemblées à la hâte. « La Berthe », adorable grand-mère, se laisse envahir sans trop de crainte. Elle a été prévenue et rassurée. Elle est juste un peu surprise par l'intérêt qu'elle suscite.

Le magnétophone, type Nagra, est prêt à recueillir l'histoire d'une vie, l'histoire d'un mystère. Michel, psychologue et passionné de photographie a sorti son Nikon. Les enregistrements débutent.

Berthe ne semble pas troublée par les questions. D'une voix un peu sourde, humblement, elle égrène ses souvenirs, raconte une existence rude, difficile. La notion de travail revient souvent. - Il y en avait de l'ouvrage... ça oui ! La ferme, les bêtes, les enfants.... On ne chômait pas !

Michel s'est reculé et prend quelques photos. Berthe lui dit : - Ne me photographiez pas, vous ! Vos lumières me font mal !

Elle l'a dit gentiment, tout en levant sa main à la hauteur de ses yeux. - On en était où ? ... Oui... L'hiver, c'était la veillée, ici, là où vous êtes. On se réunissait entre voisins, pour se raconter des fiauves, les racontars de village. C'était un bon moment. On aimait ça...

Le feu ne brûle plus. La veillée est loin ! On ressent pourtant cette chaleur humaine, cette communion réconfortante. Des ombres furtives surgissent, s'imposent à nos sens puis disparaissent. Celles des paysans, d'enfants qui se retrouvent, pour bavarder, écouter. Comme nous...

Michel photographie, discrètement, la porte du placard aux moulures sinueuses, la corniche de pierre qui court sous le plafond, avec sa ribambelle de pots à confiture, la cheminée, les stagiaires.

Berthe parle, concentrée sur ses souvenirs. Michel ose la photographier. Elle n'en a rien vu. - Les travaux aux champs... Oui ! C'était dur. On mettait une briquette de marc de raisin dans l'âtre. Ça entretenait le feu pendant qu'on n'était pas là... Mais il y a eu beaucoup d'accidents... Des enfants asphyxiés par la fumée que ça dégagait... C'était dangereux ... ça oui ! On passait presque toute la journée aux champs !

Son regard s'assombrit un peu...

Quelques photos immortalisent la bassinoire, des cruches en grès ... Et Berthe, qui parle, raconte, avec une pointe d'émotion, ses souvenirs, sa vie difficile, en fixant le Nagra, comme si elle ne s'adressait qu'à lui.

Les heures s'écoulaient, paisibles. Arrivent le moment et la question que tous ont hâte de poser. - Ce secret, que vous avez, Berthe, c'est quoi, au juste ? Vous pouvez nous en parler ?

La vieille dame marque un temps d'arrêt. - Je guéris les brûlures, je barre le feu. - Comment vous faites ? - On fait des signes, on souffle, on dit des mots, et le feu s'en va... Il n'y a pas de cicatrice.

Silence. - Vous l'avez fait souvent ? - Oui, pour tous ceux qui en avaient besoin. Beaucoup, oui. Souvent des enfants. On me les amenait, portés dans les bras. Je m'en rappelle...

La vieille dame, modeste, humble, n'a pas trop envie d'en parler. Après un silence... - Moi, vous savez, je pose juste les mains, je souffle, je dis ce qu'il y a à dire, ... mais c'est « Lui » qui fait tout. Elle a dressé un doigt vers le plafond. - D'autres personnes ont le secret ? - Oui, dans le village, il y a la Louise, pour la défaite de l'œil... il y a aussi une autre pour les maux de dents. On implore Sainte Apolline... Pour la colique des chevaux, c'est le René...

Le silence est pesant. On touche là à l'invisible, à ce qui nous dépasse. Le petit groupe s'est resserré autour de Berthe. Le Nagra tourne, enregistre, imperturbable.

Michel multiplie les photos, y compris celles de la conteuse, qui ne se plaint plus de la lumière. Gérard observe les stagiaires, dans une atmosphère plus dense, étrange.

- Qui vous a donné le secret, votre don ? Vous le tenez de qui ?
 - Ma mère. Elle l'avait de sa mère à elle.
 - À qui le donnerez-vous ?
 - Si je le donne, je le perds. Ma fille n'en veut pas, ma petite-fille non plus.

Il y a de la tristesse dans sa voix, des regrets sans doute, une déception, c'est certain.

Il est temps pour nous de regagner Nancy. Plusieurs embrassent spontanément « la Berthe », en la remerciant, un peu gauches, au sortir de ce monde mystérieux. Tous sont silencieux, pensifs, émus.

Trois semaines plus tard, Michel me confie, d'un air bizarre :

- J'ai fait développer les photos à Sevrans.
 Après un temps...
 - Tu ne me croiras pas... Toutes sont réussies...
 Silence.
 - Mais la Berthe n'est sur aucune...

Croyant à une plaisanterie, je lui lance en riant :

- Tu as mis ton pouce devant l'objectif ! Bravo !
 - Non, crois-moi ! Elle n'a pas impressionné la pellicule.
 - ... Je ne comprends pas !

À Berthe. En affectueux souvenir

Jean Pierre ZIEGLER

L'Est Républicain
 27 juillet

TOUL

Les ordres religieux ont marqué les portes de leur sceau

Commencée l'été dernier grâce au concours du Groupe Photo Malraux, la découverte des portes anciennes de la cité, parfaite illustration de son riche passé, se poursuit cet été. La déambulation du jour rappelle la multiplicité des ordres et congrégations religieuses qui ont eu un établissement à Toul.

■ L'ordre des cordeliers

Au 14, place Pont-des-Cordeliers, subsiste la porte du couvent créé en 1270 par Gilles de Sorcy pour accueillir les religieux de l'ordre des cordeliers. Le portail avec niches et encadrements a été intégré dans l'immeuble de Toul Habitat en 1983. L'ancien couvent, qui avait été jusqu'à 1939 le local du « fourneau économique », une œuvre de charité qui distribuait des repas aux nécessiteux, affirme ainsi une vocation sociale.

■ Le couvent des dominicaines

Rue Chanzy, au numéro 3, se trouvait un autre couvent dans lequel s'installèrent les religieuses de l'ordre de saint Dominique en 1622. Le couvent des dominicaines accueillait des jeunes filles toulouses des familles aisées. La modestie ornementale de la porte était-elle un signe de la vie simple à laquelle elles allaient se consacrer ?

■ Les chevaliers de Malte

Non loin, aux 26, 28 et 30 de la rue Général-Gen-goult, se trouve la maison dite « des chevaliers de Malte ». Le portail du numéro 30 est daté du XVII^e siècle, il montre des ornements de style Renaissance, chapiteaux corinthiens, motifs floraux, têtes de lions encore. Cet hôtel a été celui du commandeur Gaspard de Pernes auquel on doit le fameux « baume du commandeur ».



Ancien couvent des cordeliers, place du Pont-des-Cordeliers.
 Photo Groupe photo Malraux/DR